

Magazine. "La 25^e Heure" : "l'Ile noire" - 1h10 - France 2

Huis clos en mer du Nord

PAR YVON LE VAILLANT

Les plates-formes pétrolières, ce n'est pas l'enfer, pas le paradis non plus. On dit que les gars du pétrole n'ont pas d'états d'âme. Mais si : certains craquent au bout de quelques mois

En mer du Nord, 60 000 personnes vivent offshore, sur des plates-formes donc, à la recherche du pétrole. Et ce soir, on va passer près d'une heure à bord de l'une d'entre elles : la « F.G. Mc Clintock », l'Ile noire. Mais attention, ne vous posez pas au début la question de savoir si l'on va – ou non – trouver du pétrole à la fin. Ce n'est pas le propos. On va surtout nous montrer la vie quotidienne, étudier les rapports sociaux spécifiques, sonder les cœurs et les reins. L'Ile noire apparaît au large, solitaire, orgueilleuse, et alentour on n'aperçoit que la mer à l'infini. Aujourd'hui, des hélicoptères rouges débarquent la nouvelle équipe : chefs de pont, de chantier, opérateurs, foreurs, manœuvres, électromécaniciens... Quatre-vingt-cinq hommes et une seule femme.

« Le premier jour, quand on revient ici, c'est comme si on n'était jamais parti et la même histoire recommence. » Une plate-forme pétrolière est sans doute la seule industrie où il faut travailler, manger, dormir et vivre, trois semaines d'affilée, 24 heures sur 24, avec toujours les mêmes personnes, dans un espace exigu. C'est un long huis clos marin. La succession des images métalliques, passerelles, ponts, grues, poutrelles, machines, câbles, tuyaux, conteneurs... est ponctuée par une mitraille de confidences, d'entretiens brefs. Et l'on se dit que, sauf erreur, les gars du pétrole semblent vivre



Une plate-forme pétrolière est sans doute la seule industrie où il faut travailler, manger, dormir et vivre, trois semaines d'affilée, 24 heures sur 24, avec toujours les mêmes personnes, dans un espace exigu

dans l'obsession du temps. Ou plutôt de trois temps. D'abord le temps qu'il fait. « Ce boulot, c'est pas de la tarte, avec la pluie, le vent, la neige, la tempête, la grêle... »

La mer du Nord est une des plus dangereuses du monde. Les marins l'ont toujours respectée. Le climat est rude, les tempêtes fréquentes. Parfois l'Ile noire subit des vents de 190 km/h. D'ailleurs un bateau de sauvetage rouge se tient en permanence à proximité pour porter secours à la moindre alerte. Si un homme tombe sans combinaison spéciale, dans ces eaux glacées, il ne peut survivre plus de deux minutes. Quelqu'un parle de cauchemar.

Ensuite le temps qui passe. Ou qui ne passe pas. Trois semaines, c'est long. Le travail est bien payé mais rude. Douze heures d'affilée. Si on n'a pas fini, on prolonge. Forer, trouver du gaz, du pétrole, ramener des données géologiques, ranger, faire de la place pour recevoir le matériel que des bateaux viennent livrer jour et nuit par tous les temps : fuel, nourriture, pièces. Tout cela dans un bruit infernal...

Sur une passerelle, il est impossible d'échapper au bruit. Les loisirs sont limités. Une télé, un ciné, un billard, une salle de gym mais pas d'espaces où se promener. Et puis manger. On y consacre beaucoup de temps. Le chef cuisinier est aux petits soins. On prend trois ou quatre repas par jour. Sans compter les pauses de 9 heures à 15 heures. Le mess est ouvert en permanence.

Manger, boire, ça vous recharge les batteries. C'est essentiel pour le moral.

Et enfin le temps intérieur. On dit parfois que les gars du pétrole n'ont guère d'états d'âme. Mais si. Certains supportent mal l'éloignement du foyer. Ils parlent avec émotion de leurs enfants : « Quand vous êtes partis travailler, ils rampaient entre vos pieds. Quand vous revenez, trois semaines après, ils galopent à quatre pattes, entre vos jambes. Vous repartez encore et, à votre retour, ils marchent. » Tout se passe pendant l'absence, les absences : au total six mois sur douze. Ce métier n'est pas une vie idéale pour les couples. Certains craquent au bout de quelques mois. D'autres tentent de durer, de perdurer et ça finit quand même par craquer un jour ou l'autre : le taux des divorces, dans le milieu, est, paraît-il, de 90%. Celui qui l'affirme fait partie des 10% qui restent mais il s'empresse d'ajouter : « Pour le moment. »

A bord de la passerelle, en revanche, on ne peut pas craquer, s'engueuler, se bagarrer. Ça créerait des tensions, une atmosphère insupportable car on vit les uns sur les autres, on se croise sans arrêt, on ne peut jamais s'isoler. Alors, par la force des choses, il faut tenter de vivre comme une grande famille. Du moins pendant trois semaines. L'Ile noire, ce n'est pas l'enfer, pas le paradis non plus. Mais la première chose que disent les gens du pétrole dès qu'ils reviennent à terre, c'est qu'ici tout est délicieusement calme et tranquille.

Y. L. V.

Ambiance organique

Sur le lieu de forage, chaque geste compte. La caméra a suivi le mouvement

Certaines séquences sont filmées en noir et blanc et obéissent à un rythme de montage très rapide. L'auteur du film, Rob Rombout, explique : « Sur le lieu de forage, qui fait à peu près 20 mètres carrés, on se trouve dans une ambiance organique, devant une manière très organique de travailler... Si on ne fait pas son boulot, ça retombe sur la tête de l'autre. La caméra participe également à ce mouvement organique, par l'utilisation d'objectifs grand angle et par des mouvements de caméra brefs et brutaux. Le montage devait respecter l'aspect chaotique que l'on éprouve en tant que spectateur proche. Quant au noir et blanc, cela nous focalise sur les gestes et les visages sans se laisser distraire par les accessoires secondaires. »

On ressent fortement cette mise en valeur, assez rare, des gestes du travail humain.

Y. L. V.